

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

COMMUNICATION ACCOMPAGNANT L'OEUVRE
PRÉSENTÉE À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAITRISE EN ARTS PLASTIQUES

PAR
LORRAINE AUDETTE

"LA CATALOGNE"

OCTOBRE 1991



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

Ce travail de recherche a été réalisé à l'Université du Québec à Chicoutimi dans le cadre du programme de la maîtrise en arts plastiques extentionné de l'Université du Québec à Montréal.

"Délire laborieux et appauvrissant que de composer de vastes livres, de développer en cinq cents pages une idée que l'on peut très bien exposer oralement en quelques minutes. Mieux vaut feindre que ces livres existent déjà, en offrir un résumé, comme un commentaire.Plus raisonnable, plus incapable, plus paresseux, j'ai préféré écrire des notes sur des livres imaginaires."

Jorge Luis Borges

(*Fictions*)

Table des matières

	Page
Avant-propos.....	6
Remerciements	7
"Un mot sur...".....	8
"...Et <i>la vieille rit</i> ".....	10
Bibliographie.....	66
 Annexes	
Photocopies de quelques extraits du journal.....	68

Avant-propos

Difficile compromis que de présenter ce mémoire sous la forme actuelle. J'aurais préféré de beaucoup vous le remettre sous sa forme initiale, soit celle d'un roman policier, format de poche.

La forme de cette communication m'a été soufflée, dès le début du travail de production visuelle, par cette parente éloignée qu'est Madame Lina Ouellet. Ne pouvant me résigner à la rédaction d'un texte explicatif, théorique, dans lequel je me sentais d'une humeur monotone à mourir, j'ai choisi, au risque de m'égarer, de suivre ce qu'on a coutume d'appeler l'intuition et me suis laissée prendre à ce jeu de regarder mon travail par le biais d'*une autre*. Soliloque stimulant qui permettait aux querelles du cœur et de l'esprit, aux tiraillements intérieurs, aux hésitations affolantes et à l'auto-critique de se manifester. Il offrait aussi l'avantage d'avoir tout de go quelque lecteur imaginaire donnant la réplique et qui, comme le dit Madame Lina Ouellet, "avec une petite voix moqueuse rouspéait par derrière, commentait et riait".

Le corps de ce mémoire titré "...Et la vieille rit" a donc été travaillé simultanément au journal "*La Catalogne*" et en ce sens, je considère qu'il fait partie de l'oeuvre non seulement comme l'*accompagnant*, mais en s'y intégrant pour former un tout.

Remerciements

Je profite de cet avant-propos pour remercier Madame Hélène Roy, directrice de cette recherche, pour sa confiance, son soutien et ses encouragements constants; Monsieur Jean-Pierre Vidal, co-directeur, pour la lecture de mes textes, pour ses conseils judicieux, ainsi que l'attention qu'il a manifestée à l'égard de ce projet.

Également, je ne saurais passer sous silence l'aide précieuse de tous ceux et celles qui m'entourent et qui ont su si généreusement m'écouter, me supporter, m'encourager, me soutenir, m'appuyer, m'inciter à continuer, me réconforter, me stimuler; à tous mes parents et amis(es) donc, à Annie, Julie, Marie-Eve, Paul, Sylvie Dallaire, Marie Villeneuve, Jean-Jules Soucy, Ginette Pelletier, Louise Pelletier, à tous ceux et celles qui, bien souvent sans le savoir, par la qualité de leur présence, m'ont été d'un grand secours; à tous ceux-là et à la vie même, ma plus profonde gratitude.

L.A.

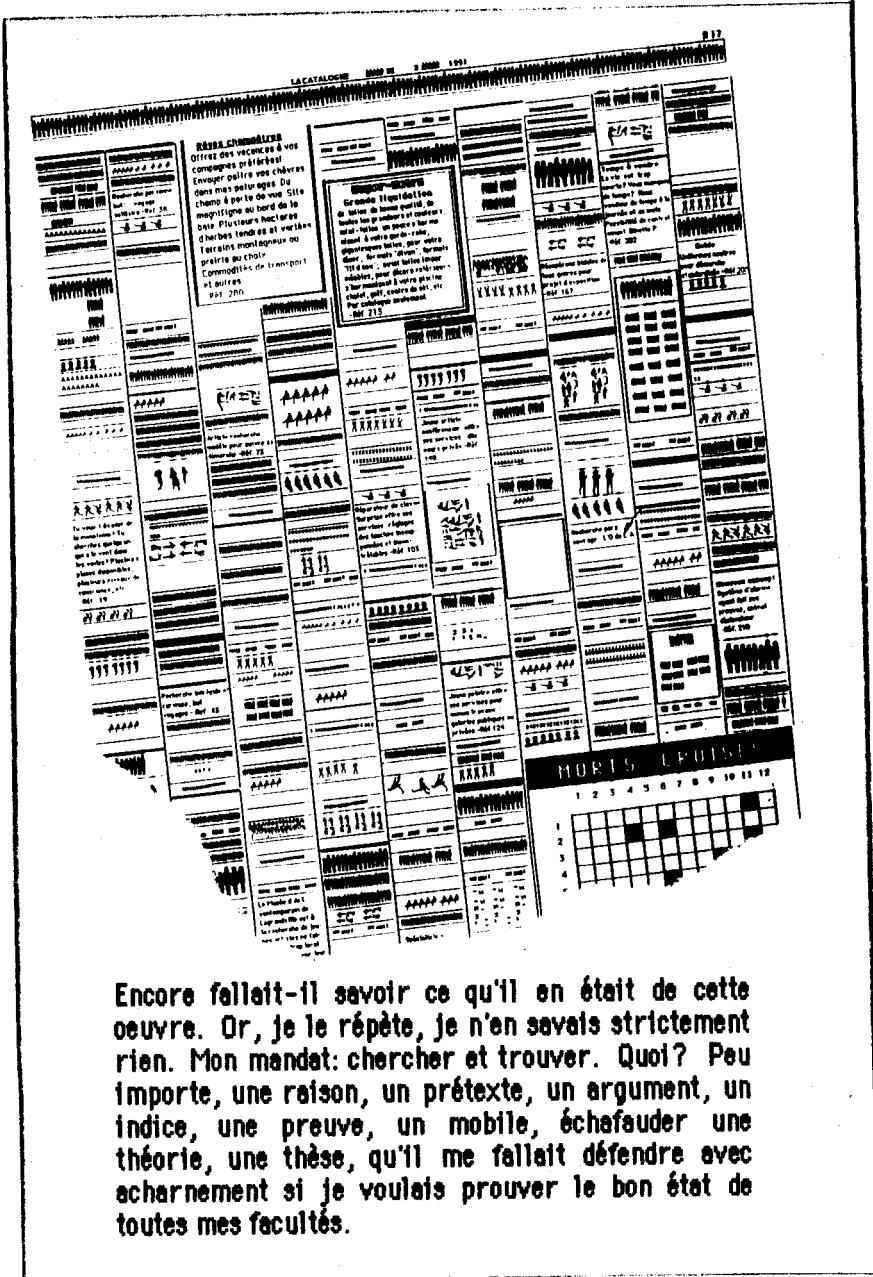
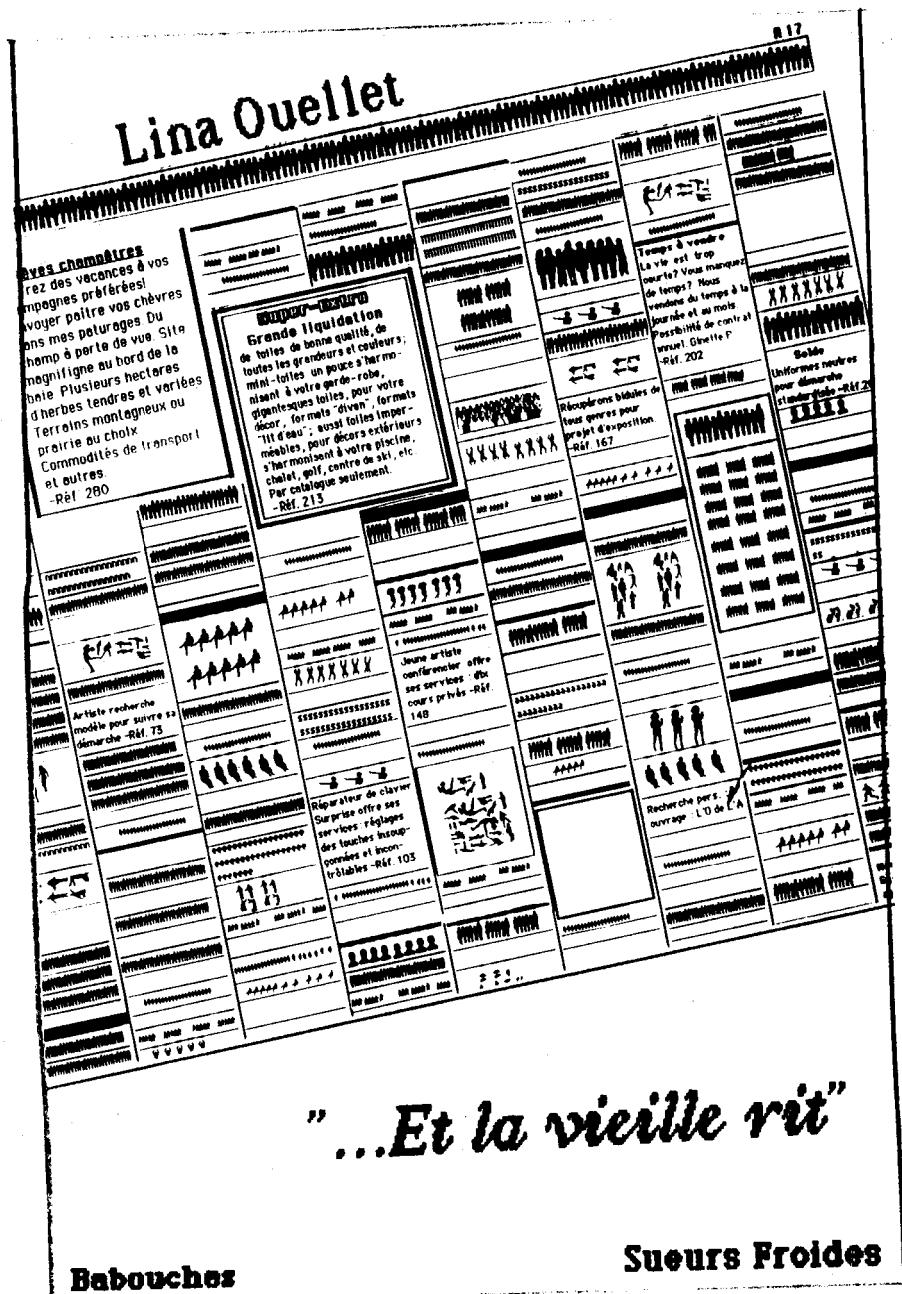
"Un mot sur ..."

"**La Catalogne**" est un journal grand format (35.5 cm X 117 cm à plat) composé de 26 pages originales, et tiré en imprimerie à 200 exemplaires, en noir sur papier blanc Newsprint HBX. Les copies ont été numérotées et signées.

Les vingt-six maquettes originales, quelques films (négatifs) et plaques d'impression ont été exposées à la Galerie **L'Oeuvre de l'Autre** située au Pavillon Sagamie de l'Université du Québec à Chicoutimi du 2 au 25 octobre 1991. Le journal a été lancé en primeur au Salon du Livre du Saguenay-Lac-St-Jean, le samedi 28 septembre au Centre des Congrès de Jonquière.

Le mémoire "...Et **la vieille rit**", relié sous forme de livre de poche (11 cm X 16.5 cm) avec couverture couleur a été tiré à 30 exemplaires.

MAQUETTE DE LA PAGE COUVERTURE



Babouches

Sueurs Froides

RECTO

VERSO

Aux éditions Babouches
dans la collection "Sueurs Froides"

Lina Ouellet, "...Et la vieille rit"
Manor Alpro, "Insomnies"
Elie Deuté, "Pas de pitié pour les docteurs"
Rina Tatu, "L'heure de l'Antre"
Léo Uette, "Le cadavre était absent"

A venir dans la même collection:

Ina Lore, "La mort dans l'âme"

Lina Ouellet

"...Et la vieille rit"

Les Éditions Babouches

Collection "Sœurs Froides"

© Éditions babouches, 1991.

Un fouillis, c'était un vrai fouillis. Des papiers de toutes sortes, petits billets, notes de mémoire, feuilles déchirées, imprimées, manuscrites, brouillons; des poèmes, des rimettes, des réflexions, des divagations, des travaux d'études, des lettres, des phrases abandonnées, des mots solitaires, des définitions, des résumés de lecture, un journal intime, un agenda, des critiques, des histoires, des mots croisés, des découpages de journaux, et j'en passe... Brève, j'avais du travail sur la planche!

Par quoi commencer? Que fallait-il relever en premier lieu? Pas facile, surtout lorsqu'on ne sait pas dans quelle direction promener la lampe-éclair. Le cambrioleur lui, (je suis une fana des polars!) sait au moins à quel endroit il doit chercher. Il a l'avantage de pouvoir identifier tout de suite les objets de valeur, ce qui est en demande, ce qu'il pourra en tirer, ce qu'il pourra écouler dans son réseau. Il est sûr de son affaire; enfin, en partie... Mais dans ce domaine-ci, c'est la pagaille, rien n'a de valeur, et tout en a, c'est selon. Selon les critères et les goûts de chacun. Rien n'est défini, rien n'est sûr et on n'est sûr de rien. Bah! il y a bien les cotes, mais peu sont élus, alors les autres...

L'énigme était totale; quand j'ai pris cette affaire en main, je savais vraiment peu de choses: un seul désir, satisfaire ma curiosité. Mon guide: mon nez, mon flair.

Fallait-il que je me fie aux confidences du journal intime; ne devais-je, au contraire, m'en tenir qu'aux réalisations, aux œuvres? Encore fallait-il

savoir ce qu'il en était de cette oeuvre. Or, je le répète, je n'en savais strictement rien. Mon mandat: chercher et trouver. Quoi? Peu importe, une raison, un prétexte, un argument, un indice, une preuve, un mobile, échafauder une théorie, une thèse, qu'il me fallait défendre avec acharnement si je voulais prouver le bon état de toutes mes facultés.

A l'université, on m'avait donné de bien maigres informations sur elle. L'administration d'une institution, c'est toujours comme ça; personne ne sait rien, tout le monde se renvoie la balle. J'ai donc fait mon enquête, réuni toutes les informations que j'ai pu récolter sur cette affaire; j'ai interrogé le milieu; c'était toujours la même rengaine, tout le monde suspectait tout le monde, chacun était sur ses gardes, personne ne voulait se mouiller.

La piste principale, l'objet de cette recherche: "La Catalogne", ce drôle de journal. Tout a commencé avec ce journal, tout tournait autour de ce journal; il me semblait que la principale activité de son auteure, au cours de ces quelques années, avait été consacrée à le mettre au point.

Oui, du pain sur la planche! Nature ou raffiné, de la mie tendre et des croûtes indigestes; en baguette, en croûtons, en panure, en pâte molle ou bien rassi, j'avais sûrement l'estomac creux le jour où je me suis lancée dans cette histoire.

J'avais fait un petit plan pour ne pas m'égarer en cours de route; j'avais noté la marche à suivre dans mon carnet de notes. C'est une manie chez moi. Je traîne toujours cet aide-mémoire. Ainsi je peux observer et décrire, dans l'immédiat, le comportement et/ou l'accoutrement des gens bizarres que le hasard, feignant la plus grande innocence, vient déposer sur la route de mon quotidien terne et monotone. Voilà! J'ignorais encore, à ce moment, à quel point le hasard serait prolifique dans ce milieu!

J'avais donc noté dans ce calepin:

1. -Examiner le contexte précédant la réalisation du journal.
2. -Examiner le contexte de sa réalisation,
- les influences et références.

C'est ainsi que j'ai commencé à débroussailler tout ça.

1. Examiner le contexte précédent la réalisation du journal

C'est en 88 qu'elle fut admise à la maîtrise, de justesse et pour des raisons obscures, comme en fait foi son journal intime:

...J m'a dit que mon cas avait été litigieux. J'avais l'impression d'être un imposteur, d'avoir été admise en maîtrise par erreur, ou pire, par dépit, parce que je complétait le ratio étudiant...

Donc, admise à la maîtrise en arts plastiques à l'université du Québec à Chicoutimi, qui est, à ce qu'on m'a dit, une extension de l'université du Québec à Montréal, il semble qu'elle eût très tôt des démêlés avec ses professeurs. La preuve, cette pièce à conviction, affichée dans son local:

PETITE ODE AU BLENDER

(tirée de l'expression "passer au blender")

O toi étudiant(e) de maîtrise,
arrivé(e) en fin de session,
prépare toi à quelques surprises;
c'est ici que j'entre en fonction.

Je suis un blender efficace.
Je pulvérise ou bien je casse.
Que tu sois muet(te) ou loquace,
tu t'en tireras pas sans grimace.

J'aime te passer dans mon blender;
tâche que je fais avec ardeur.
Quand je te brasse, ça te fait peur;
ça fait vibrer mon p'tit moteur.

Quand tu f'ras ta présentation,
pour surmonter tes émotions,
et faire ainsi bonne impression,
prends d'abord toutes tes précautions:
exercices de respiration,
yoga, détente, concentration.

Prends soin de choisir ton modèle
selon tes travaux personnels;
un récipient bien résistant,
une vitesse à ta mesure,
mais n'oublie pas l'plus important,
c'est le contenu qui prend ça dur!

Que ton analyse soit formelle
ou d'un ordre plus spirituel,
que tu démontres l'essentiel,
le prof n'en s'ra pas moins cruel.

C'est lui qui contrôle le bouton,
c'est le grand maître du piton (python),
Y est pas venimeux pour deux sous,
il vous étouffe, un point c'est tout!

D'après un expert que j'ai consulté, il est fréquent que le début des études soit souvent difficile dans ce milieu. Il m'affirma que dans certains cas, la confrontation des idées pouvait aller parfois jusqu'au matraquage systématique de l'autre. Mais d'après ce que j'en sais, l'effet provoqué par le coup porté d'une matraque, bien qu'il soit brutal, est plutôt de courte durée. S'il peut déséquilibrer pour un temps, il est rarement fatal. Avait-elle goûté à ce traitement? Avait-elle subi quelque traumatisme entraînant des séquelles? Impossible de recueillir des informations à ce sujet; je me heurtais à un mutisme total de son entourage. Tout ce que j'ai pu en tirer, c'est qu'elle était la seule femme dans un groupe d'hommes et qu'elle a suivi un cheminement régulier, normal, moyen, comme tout étudiant qui suit son cours.

Aux cours de sa première année d'étude, elle a réalisé une série de grands dessins représentant des silhouettes de corps humains. En examinant ses travaux dans l'espoir d'y trouver un signe, une piste, j'ai retrouvé des textes et des indications sur le sens qu'elle leur donnait. A mon avis, bien que je sois très très profane en la matière, rien de très concluant. Un indice toutefois: à plusieurs reprises, revenait la question de la mort et de l'absence. Elle parlait de *différer la mort*. Elle avait intitulé une exposition de dessins *Flagrant délit d'absence*, lesquels dessins portaient des titres comme *Corps à corps*, *Garde du corps*, *Corps-mort*, *Chut*, *Réduire au silence*.

Drôles de titres. Je m'attendais plutôt à des énoncés plus obscurs, plus spécialisés, plus hermétiques, plus universitaires comme:

Était-ce par déformation de mes lectures, mais je trouvais que ça ressemblait étrangement à des termes de polar? Voulait-elle y passer un message, comme c'est souvent le cas avec certaines œuvres d'art?

Avait-elle quelque chose à cacher? Quelqu'un cherchait-il à la faire chanter? Ou craignait-elle pour sa vie?

...Silhouettes blanches, transparentes, laissant vide l'espace occupé par le corps, n'en esquissant que le fantôme... La trace laissée par le carrelage devient, elle aussi, une grille d'analyse du lieu, du souvenir, de l'espace habité, territoire laissé désert par l'absence de vie...

Du blabla tout ça? Ou un cri d'alarme déguisé? Tout de même, ça n'était que des dessins. Quel rapport avec la réalité?

Pour le reste, beaucoup d'écritures pour peu de choses. Elle décrivait ses états d'âme, ses difficultés de production, brève (c'est moi qui essaie de l'être), des détails et des réflexions s'attardant plutôt à la condition des artistes.

À dire vrai, un détail me chicotait. Un détail qui donnait à penser qu'elle aurait vaguement trempé dans une histoire criminelle. J'avais mis la main sur une sorte de canevas du déroulement d'un crime. Il y était question d'arme, de victime, de mobile, d'un procès. Son professeur a bien tenté de me convaincre qu'il s'agissait simplement d'un travail d'étudiant, mais tout de même, je restais perplexe. Je ne lui faisais pas confiance à celui-là. Il se

pouvait qu'il eût été lui-même impliqué dans cette histoire; il était très expéditif. Trop!

En 89, dans un travail écrit remis à un autre professeur, travail qui ressemblait bien plus à un règlement de compte, elle faisait allusion à une éventuelle mutinerie, devant un capitaine fantôme, sur un vaisseau qu'elle croyait en perdition:

...Le capitaine, bien qu'illustre, ne pouvait maintenir la barre, occupé qu'il était à chercher le PORT. ...

J'ai vainement cherché à quelle réalité pouvait se rattacher ce mot en majuscule. Quel sens lui donner? S'agissait-il d'un acronyme, d'un sigle, ou tout simplement d'une allusion. Allusion à un abri, un refuge, un lieu de repos?

Elle y disait aussi un peu plus loin:

*Capitaine au long cours,
Disparu pour ce cours (secours!)
Perdu ce rendez-vous,
qui dépendait de vous.*

Le secours qu'elle réclamait pouvait-il être lié à cette histoire criminelle se déroulant au même moment?

Autre hypothèse. En sept. 89, c'est la panne, le découragement. Dans un rapport à son directeur de recherche, elle écrivait :

... Végétation abondante malgré l'automne. Je végète, végète, me sens de plus en plus légume! Ai perdu le lien avec moi-même...

ainsi qu'à plusieurs reprises dans son journal, où elle appréhende la possibilité d'une prochaine démission :

12 nov. 89.

...Conscience, ô conscience, pourquoi me mettre sous le nez chaque jour de ma vie cette possibilité de l'arrêt. Ne pourrais-tu me laisser vivre mes cycles sans intervenir? Voilà que j'aspire à la légumineuse!

Dépressive?

18 juin 90

Dans mes plus noirs moments, je songe toujours à abandonner la maîtrise. Comme pour tous les projets que je commence, j'ai l'impression à chaque fois de commencer une vie, et le poids de cette vie, autant il peut apporter d'exaltation, autant il me pèse. Comme si, à chaque fois, il s'agissait d'une question de vie ou de mort. Le plus ridicule, c'est qu'il s'agit souvent de projets d'importance mineure.

Était-elle désespérée outre mesure?

Puis une toute petite phrase, anodine, comme ça, parmi les autres, mais qui venait renforcer cette hypothèse de l'abandon :

...comment sortir ces corps de la mort, les jours où l'on voudrait s'y fondre?...

Son état dépressif pouvait-il l'amener à poser des gestes irrémédiables? Avait-t-elle déjà fait quelque tentative en ce sens? Dans un moment de panique, elle aurait songé à en finir...

D'autre part, un élément contradictoire semait le doute sur cette éventualité: l'ensemble des documents reflétait un sens de l'humour constant, bien qu'inégal, et un intense désir de vivre, comme peuvent l'illustrer les passages suivants:

...le temps de reprendre son souffle, de se calmer, de se régénérer, puis...se regardant, de se souiller de rires pour à nouveau recommencer.

...Cette vie qui ne tient qu'à un fil... mais la force de ce fil !

Donc, le journal.

J'ai pris connaissance de ce journal par un curieux concours de circonstances .

A la retraite depuis quelques années déjà, j'ai l'habitude de m'inscrire à chaque session à un cours du soir. La nature des cours variant selon les modes et mes préoccupations du moment, je suis passée tour à tour par la poterie et le macramé, au glorieux temps du retour aux sources; puis ce furent la menuiserie, les médecines douces, la mécanique automobile et l'horticulture pour me lancer ensuite dans cette folle aventure, à mon âge (j'aurai bientôt 72 ans!), d'entreprendre des études en art. Non pour en faire une carrière, (malgré mes divagations je suis réaliste tout de même), mais pour satisfaire un plaisir bien personnel, et, je dois l'avouer, un peu beaucoup par défi. De toute façon, après l'artisanat et l'horticulture, il était normal de poursuivre en ARTiculture; logique, n'est-ce pas?

J'ai dû m'inscrire avec un statut d'auditeur libre, à cause, m'a-t-on dit en haussant la voix et sur un ton décourageant comme si j'étais à la fois sourde et sénile, de *difficultés techniques*. Mon oeil! Il reste que je pouvais bénéficier de cette pratique assez courante à l'université. Dans certains cas, il paraît qu'on peut même obtenir après coup la reconnaissance officielle des crédits réussis comme auditeur libre, mais ça, c'est du très très gros oui-dire et c'est une autre histoire.

Je me suis retrouvée assise dans un tout petit local, avec quelques étudiants dont certains louchaient dans ma direction d'un air hautain et

dubitatif. L'un d'eux, un grand dadais prétentieux qui parlait sans arrêt m'a même dit avec un petit sourire condescendant: "J'pense que vous vous êtes trompée là-là, ma p'tite Madame là; ici, là-là, c'est un cours en Aaart là, ma p'tite Madame..."

Brève, pour ne pas m'étendre indéfiniment sur ce sujet, et vous ennuyer outre mesure avec mes frustrations de vieille femme, c'est ainsi que j'ai eu vent de cette histoire de journal inachevé: la conjonction d'une conversation entendue par hasard dans un moment intime à la toilette des dames, d'un bouquin qui me gardait éveillée jusque tard dans la nuit et d'une vieille photographie de mon père.

J'avais commencé la lecture d'un roman de Raymond Queneau¹, *Le Chien-duc*, un polar nouveau genre pour l'époque (il a été publié en 1933); l'auteur y décrit ses personnages en tant que silhouettes:

"La silhouette d'un homme se profila; simultanément, des milliers. Il y en avait bien des milliers. ...Détachée du mur, la silhouette oscilla bousculée par d'autres formes, sans comportement individuel visible, travaillée en sens divers, moins par ses inquiétudes propres que par l'ensemble des inquiétudes de ses milliers de voisins. ...Il lisait *Le Journal* ...Sur le quai, des tas d'êtres humains tout noirs attendaient. Et presque tous avaient un journal à la main."

L'image de la silhouette me poursuivait en arrière-plan, qu'elle ne fut pas ma surprise lors d'une visite-éclair aux toilettes de l'université, d'entendre cette conversation:

-As-tu eu de ses nouvelles dernièrement? disait une voix jeune.

¹ QUENEAU, Raymond, *Le chien-duc*, Paris, Gallimard, (Coll. Folio), 1933, p. 9

-Je ne l'ai pas revue depuis que je lui ai prêté mon corps pour ses silhouettes. Il paraît qu'elle travaille sur un projet de maîtrise, un journal, répondit une voix inqualifiable.

Pendant quelques instants, je crus halluciner; je me demandais si je n'avais pas *vu* ce passage plutôt que de l'avoir entendu. Je suis sortie en hâte, ne me souciant guère de la fermeture de mon pantalon à demi-fermée car coincée dans le tissu, pour m'assurer de la réalité de la conversation. Je finis par apprendre qu'*elle* était étudiante en arts.

Ce jour-là, par hasard, je dis bien par hasard, passant près des locaux attribués aux étudiants de maîtrise au moment de la ronde de l'agent de sécurité, je vis, par une porte entrebâillée, ce qui semblait être la maquette d'une page de journal, tandis que tout autour des photos ou plutôt des silhouettes découpées, *des tas d'êtres humains tout noirs, des milliers, des êtres plats* dirait Queneau, étaient affichées sur les murs d'un local. L'une d'entre-elles me faisait un effet choc, quelque chose de vaguement familier, une reconnaissance intuitive; cette silhouette, la main sur la hanche, le genou plié, la tête bien droite, avait la même fierté provocatrice que celle affichée par mon père sur une vieille photo de famille. N'était-ce dû qu'à l'effet dépouillé de sens de la silhouette? Une telle coïncidence était-elle possible? J'y voyais un signe, un appel, une vision à peine voilée. Je n'ai pu résister à l'envie d'en savoir plus long.

Discrètement, j'ai commencé à fouiner ici et là. Je dis discrètement, car j'avais parfois l'impression qu'on se méfiait de moi. Mon âge, sûrement!

Je me suis rendue à l'imprimerie où gisait son projet. Dans son journal, un espace inoccupé était réservé à son mémoire, une communication que les étudiants de maîtrise doivent publier conjointement à leur projet final. Sauf que le mémoire n'y était pas. Il avait disparu. Au dire de l'imprimeur, il n'est pas certain de l'avoir déjà eu en main. Dans le devis qu'elle lui avait laissé, les indications accompagnant cette partie du travail étaient assez vagues. Il prévoyait des alternatives à l'impression avec ou sans le mé-

moire et, en l'absence de ce dernier, l'imprimeur comprenait que l'espace qui y était réservé devait rester vierge. C'est ainsi que, dans le doute l'imprimeur s'étant abstenu, le projet était resté sur les tablettes.

J'ai proposé à mon professeur d'Aaart, comme dirait le verbo-moteur-là-là!, de tirer cette affaire au clair et qu'en retour cela constituerait mon travail de session. Accordé, avec un soupir de soulagement (de la part du prof, bien entendu) ????

Y avait-il quelque chose de compromettant pour quelqu'un dans cette fameuse communication? L'avait-t-elle oui ou non remise? Si oui, l'a-t-on fait disparaître? En cherchant dans ses dossiers tant manuscrits qu'informatisés, je n'ai rien retrouvé de tel. On m'a informé de l'aspect formel que devait prendre ce mémoire, on m'a même fourni des exemples. Rien. Que des histoires courtes, des débuts de romans, aucune mention dans son journal intime. Son directeur de recherche ne put non plus confirmer qu'elle l'eût vraiment rédigée. Elle a accumulé plusieurs dossiers sur des sujets se rapportant au journal, avec références et bibliographie, mais de communication, aucune; que des pièces détachées.

C'est donc maquettes en main que je me suis plongée dans un travail d'analyse dite "artistique".

Évidemment, mon expérience dans le milieu est trop récente et j'ai dû recourir à plusieurs reprises aux services de gens compétents pour éclaircir de nébuleuses références, ou pour m'aider à comprendre le sens de certains travaux. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Madame Hélène Roy, professeure, artiste elle-même, en dessin ou peinture je crois; plutôt loquace, elle ne s'en laisse pas imposer. C'est une femme de caractère qu'on ne dupe pas longtemps. Si j'en parle ainsi, c'est qu'au début, j'hésitais à dévoiler cette affaire; j'étais plutôt discrète sur le but véritable de mon travail et réticente à avouer mon statut d'étudiante; brève, je tournais un peu autour du pot. Mais j'ai vite compris que pour m'assurer sa collaboration, il valait mieux jouer franc jeu. Elle était son directeur de recherche et m'a aidée à relever certaines pistes.

J'ai aussi fait appel timidement et à l'occasion à son co-directeur, M. Jean-Pierre Vidal, un grand type avec un accent français, également professeur à l'université; en littérature je crois. (Je me demande s'il aime les polars? Mais passons, ça c'est une autre histoire. "Il faut pas mêler les ceintures avec les bretelles", comme disait mon méthodique de père qui était marchand de sous-vêtements-pour-hommes-tailles-fortes.)

J'ai eu affaire à d'autres phénomènes de l'université, quelques monologues ambulants, mais j'avais l'impression qu'ils voulaient m'égarer sur une voie brumeuse et ça se terminait toujours en queue de poisson. Leurs pa-

labres embrouillaient mes pistes, à un point tel que j'en oubliais mon point de départ.

Heureusement, j'ai pu compter sur la collaboration de ses amis(es) et de sa famille qui m'ont été d'un grand secours, surtout en ce qui concerne l'accès aux documents; ces gens m'ont encouragée et m'ont soutenue tout au long de cette enquête; je les soupçonne même d'être aussi impatients que moi de voir cette histoire se terminer.

2. Examiner le contexte de réalisation

Influences et références

Voici donc ma petite analyse toute personnelle de son journal.

D'abord, le choix du journal comme forme, dans cette affaire, n'était pas une coïncidence. Elle savait au départ ce qu'elle allait en faire. Je crois même que tout était prémedité, jusqu'au moindre détail:

...substituer aux colonnes de textes, des colonnes d'images, utiliser les ruptures et coupures de mots pour installer un rythme nouveau, jouer avec les notions de "détails et informations supplémentaires" fournies dans les pages ultérieures. La structure même du journal fournit une foule de stimulations d'où émergent des scénarios qui font se lier et se confondre le contenant et le contenu.

Lorsqu'elle déposa ce projet en déc. 89, tout y menait. Son rapport avec l'écriture:

...je me sens très troublée par cette poussée fiévreuse qui est l'écriture. C'est la seule chose qui me motive, qui réussit à m'enflammer, ...j'ai une peur bleue, ayant perdu tout intérêt à faire des images.je dois écrire tous les jours, chaque matin, me laisser aller à ce penchant, quoi qu'il advienne, tenter des essais de chroniques, suivre des modèles, faire fi de la censure, me faire la main, le cœur, la tête; vider la question, régler le problème, m'exorciser si c'est le cas...

et ses travaux antérieurs, dont un essai sur l'oeuvre de Betty Goodwin, une artiste montréalaise bien connue, où sous la forme d'un mini-polar elle faisait une description de l'atmosphère de l'oeuvre. Un autre travail, *La Boule à mythes*, sorte de petite revue à numéro unique sur l'oeuvre de Richard Purdy, un autre artiste de Montréal (décidément!) tenait plus de la parodie,

avec ses titres sensationnalistes, mais n'était en fait qu'un résumé déguisé de conférence.

Ces éléments rassemblés furent donc à l'origine des ingrédients de cette mixture. Ce journal est tout simplement le résultat d'une suite logique.

La presse écrite.

Dans un dossier qu'elle avait dressé sur l'histoire de la presse écrite, elle écrivait que le rôle de cette dernière allait à l'encontre de l'information instantanée et que dépassée par les médias électroniques, elle ne pouvait suivre le rythme de l'information en direct:

...un questionnement s'impose, sur le rôle des médias en tant qu'acteurs et participants ... leur influence directe sur les événements, leur manipulation par les politiciens et les principaux intervenants etc. ; et pour la presse écrite le délai entre le moment où l'événement se produit et celui de sa diffusion...

Or, et c'est aussi mon avis, la presse écrite tend désormais à redéfinir son rôle, à se spécialiser (je laisse ici de côté les feuilles de choux et les papiers sensationnalistes); elle doit offrir des informations complémentaires et approfondies, des analyses, etc. Elle doit en quelque sorte combler les lacunes du direct. Reportages et chroniques doivent trouver leurs styles, se personnaliser.

...Le seul direct différé qui n'a pas changé, qui garde toujours sa vitesse de croisière, sa vivacité, sa verve, son piquant, Foglia....

à qui elle ose écrire (d'après le brouillon d'une lettre que j'ai retrouvé par hasard),

...ce que j'aime par-dessus tout, c'est les jours où tu sais pas quoi écrire, C'est comme les p'tits bonheurs qui font le quotidien . J'sont pas figés dans des grandes idées statiques, bien souvent on ne les attend même pas, ils arrivent comme ça et nous font sentir qu'on est vivant...

.....

Les faits divers: le mana

C'est alors que je mis la main sur un de ses livres de références: *Le mana quotidien*, de Georges Auclair¹. Sa principale source de références; de loin la plus importante si j'en juge par la quantité de notes inscrites en marge et les traits de soulignements qui rosissent ce volume du début à la fin.

Je l'ai donc lu moi aussi. C'est un bouquin qui traite des "structures et fonctions de la chronique des faits divers" dans le quotidien des individus. L'auteur fait souvent référence aux mythes auxquels les humains s'identifient. Il en fait une analyse sociologique, psychanalytique et ethnologique. Pour ne pas alourdir inutilement ce rapport, j'en citerai seulement quelques bribes que je crois les plus explicites et qui pourraient avoir un lien avec l'affaire qui nous occupe.

À la page 101, l'auteur dit ceci:

"...on se demandera si la considérable promotion du fait divers dans la presse contemporaine (et, à travers les mass-média, de toutes les formes de l'imaginaire de masse) répond à une atrophie générale des pouvoirs de rêve, à un rétrécissement et un appauvrissement des imaginations individuelles écrasées par la production à une grande échelle de fantasmes stéréotypés; ou bien, au contraire, si elle est liée en profondeur à un possible accroissement, dû aux multiples pressions du monde contemporain sur les consciences, du besoin de rêve²..."

C'est que, pour les paresseux du rêve, les passifs, et il y en a toujours c'est bien connu, pour ceux qui se contentent de peu, il y a le tout-cuit, le

¹ Auclair, Georges, *Le mana quotidien. Structures et fonctions de la chronique des faits divers*, Ed. Anthropos, Paris, 1970, (Coll. Sociologie et Connaissance), 274 pages.

² C'est moi qui souligne

tout-craché, le fast-food de l'imaginaire. Et ça me rappelle justement ce passage de Borges¹ dans "Les ruines circulaires", disant au sujet du rêveur:

"...(l'homme)comprit avec quelque amertume qu'il ne pouvait rien espérer de ces élèves qui acceptaient passivement sa doctrine mais plutôt de ceux qui risquaient, parfois, une contradiction raisonnable. Les premiers, quoique dignes d'amour et d'affection ne pouvaient accéder au rang d'individus; les derniers préexistaient un peu plus."

Comment ne pas vouloir rêver? Certains diront qu'à mon âge, je n'ai plus grand-chose à rêver. Erreur MONUMENTALE! En fait, il y a même urgence de rêver.

Donc, d'une part les passifs, puis d'autre part, les autres, ceux pour qui les faits divers deviennent des déclencheurs d'idées, de réflexions sur ce miroir social, d'analyses, d'interrogations personnelles, etc. A moins que nous ne soyons tous plus ou moins inconsciemment en manque de rêve, justement à cause de la surabondance de nos sociétés de consommation qui, utilisant des moyens de diversions fort habiles et très ratoureux, laissent peu de place au désir?

Georges Auclair poursuit ainsi²

" Selon notre définition, le fait divers est toujours signe d'un écart aux normes qui règlent les rapports fondamentaux des hommes entre eux et avec la nature. ...le caractère transhistorique et transculturel de la plupart des faits divers qui, ne serait-ce qu'à la faveur des faux sens dont fourmille l'interprétation du passé par le présent, d'une civilisation par une autre, s'inscrivent dans le temps quasi-immobile des systèmes symboliques fondamentaux. "

Ici, pour résumer, j'irai d'un commentaire très très personnel: plus ça change et plus c'est pareil, y a rien de nouveau sous le soleil, l'être humain est fondamentalement le même partout!

¹ Borges, Jorge Luis, *Fictions*, "Les ruines circulaires", Paris, Gallimard, (Coll. Folio, 1983) 1957 et 65 pour la traduction française, p. 55

² *ibid* p. 125

Mais, plus sérieusement: découper et isoler un fait, un événement, le sortir du quotidien, le figer et le fixer dans un temps déterminé, c'est avoir une prise sur le réel, se l'approprier; c'est pouvoir mettre du concret dans sa poche; c'est se convaincre de la réalité de sa propre existence parce qu'elle devient saisissable; parce que le souvenir, d'abstrait, devient concret. Comme on regarde une photo pour s'assurer que cet instant a bel et bien existé.

Puis Auclair continue en citant Lukacs¹:

"C'est à un niveau de grande généralité que se situe Lukacs quand, on s'en souvient, il définit la vie quotidienne comme une anarchie de clair-obscur où rien ne se réalise entièrement, où rien n'arrive à son essence ni à la vie authentique. Les hommes, de tout ce que leur interdit leur destinée, font à bon compte, écrit-il, une richesse de l'âme et se résignent à leur condition s'ils peuvent vivre en rêve dans des paradis qui ne seront jamais réalisés. C'est dans l'inachèvement et l'incomplétude de l'existence comme dans l'appréhension de son inéluctable fin que l'imaginaire prend sa source ; il comble l'incomplétude et achève l'inachevé. Cela, que ce soit par le retour des mêmes fantasmes, la réactualisation de mythes et de symboles anciens ou encore la création littéraire et artistique et les communications de masse. ...la quotidienneté, dans son rapport avec l'imaginaire, embrasse la quasi-totalité de ce qui advient dans le monde. Celui-ci, de ce fait, change à la limite de substance, est frappé d'une subtile irréalité dont il n'est pas facile de décrire la nature ni le degré."

Et ce mince écart entre la réalité et la fiction faisait déjà partie de ses préoccupations dans un travail qu'elle avait fait sur les mythes médiatiques.

Mythes qu'elle qualifiait de *jetables*, parce que

...constamment renouvelés par la mode, le changement des valeurs, le déséquilibre social, l'instabilité des croyances, etc. La recherche d'une participation à un collectif par une identification quotidienne et immédiate aux objets et représentations mythiques... En ce sens, les faits divers fournissent cette impression d'accessibilité: la chose se produit tout près, dans son quartier, dans sa rue même, chez des personnes que l'on peut identifier, voire même toucher; l'impression de vivre des histoires, de participer à un

¹ *Ibid* p. 268

déroulement de la vie qui transcende le banal quotidien et surtout la possibilité que ces faits puissent se reproduire dans sa propre vie.

En effet, qui n'a pas connu, parmi son entourage, au moins une personne victime d'un vol? Ajouter à un simple fait des circonstances insolites, le plus souvent amplifiées par le bouche-à-oreille et/ou par les médias, et l'on se retrouve avec une histoire qui *sort de l'ordinaire*, une histoire qui entre dans le monde du symbole et du mythe, à la recherche d'un héros.

Je me demande même si cette situation n'est pas responsable de la prolifération de jeux et livres-dont-vous-êtes-le-héros et dont jeunes et moins jeunes raffolent; différentes options s'offrant au joueur ou au lecteur, une panoplie de héros; chacun fabrique sa propre histoire en choisissant ses faiblesses et ses forces. C'est le self-serve du mythe, qui à mon avis a été inventé par Borges (encore!) dans "Le jardin aux sentiers qui bifurquent"¹. (N'allez surtout pas croire que j'aie des lettres, en fait, j'en écris beaucoup plus que je n'en ai.) Il écrit:

"...Dans toutes les fictions, chaque fois que diverses possibilités se présentent, l'homme en adopte une et élimine les autres; dans la fiction du presque inextricable Ts'ui Pén, il les adopte toutes simultanément. Il crée ainsi divers avenir, divers temps qui prolifèrent aussi et bifurquent. ...il y a plusieurs dénouements possibles...."

"La Catalogne" présente à mon avis certains aspects de ces divers temps. Par les diverses propositions visuelles des silhouettes, l'organisation différente des mêmes caractères. Car dans un journal on retrouve souvent plusieurs versions d'une même affaire. Des éléments sur une même page s'étant déroulés dans un même temps, en des endroits différents et/ou au même endroit dans des temps différents. On y parle toujours du passé, quelquefois de l'avenir: les prévisions économiques, météorologiques, les horoscopes, etc..(Heureusement que la vie est moins monotone que ce que les horoscopes nous prédisent, sinon quel ennui! C'est à vouloir désespérer d'espérer. L'échantillonnage des faits divers est plus intéressant.).

¹ *Idem*, p. 100

Le journal deviendra donc son moyen de prédilection pour réconcilier ses montées fiévreuses et ses éruptions "artistiques"!

Jumelage de textes et d'images; mélange de chroniques et de détails du banal; tentative de réunion d'éléments disparates, sorte de patchwork; assemblage de pièces détachées, de bouts, de bribes, de découpages; morcellement de la vie, brève, échantillon d'un quotidien possible.

Les silhouettes

Le mouvement de départ des silhouettes prend racine dans ses dessins de début de session. A la suite des grands corps tracés, les silhouettes ont rétréci, par procédé de photocopie, se sont transformées, se sont surtout remplies; de formes vides, de fantômes, qu'elles étaient au tout début, elles sont devenues pleines et noires. Puis elles se sont multipliées.

Des milliers !¹

Elle exploitera alors un autre langage, celui du signe; les silhouettes deviendront ainsi des pictogrammes, des caractères calligraphiques, voire musicaux ; des attitudes, des postures, se verront transformées, enrichies et/ou dépouillées de leur sens premier. L'organisation de ces signes formera ainsi un nouveau code, un nouvel alphabet. Langage d'un temps autre, comme celui de cette histoire d'humain-grenouille. J'ai retrouvé à ce sujet la source des silhouettes de ces humains-grenouilles: tirées de photos

¹ Queneau, *Ibid*

de presse annonçant le spectacle d'une troupe de théâtre expérimental. Il y a donc ici une référence directe à la gestuelle, au symbolique.

De ces silhouettes se dégage toujours l'aspect du double, du négatif et du positif, du plein, du vide, de l'absence et de la présence; on y retrouve la dualité de l'intuition et de la rationalité.

Ce qui m'a amenée d'ailleurs à cette question de la double menace, celle qui vient de l'extérieur, de l'autre, du social, et celle qui vient de l'intérieur, de la pensée, de l'inconscient, de l'imaginaire, de soi.

Que cachent donc ces caractères organisés? Les silhouettes ayant perdu leur identité, leur individualité, se regroupent pour retrouver un autre sens par ce caractère collectif même, comme chaque lettre de l'alphabet prend son sens dans son lien et sa forme avec les autres.

Car à quoi servirait la lettre *i* toute seule, isolée sur une île imaginaire, en plein milieu de l'univers? si le *s*, le *o*, le *l*, le *é*, le *e*, le *u*, le *r*, le *n*, le *m*, le *g*, le *p*, le *v* ne lui donnaient son sens?

L'iiiinconnu, j'étais encore et malgré tout devant l'inconnu! Non pas l'Inconnu, ce-bel-Inconnu-pour-qui-se-pâmaient-et-se-désespéraient-naguère-les-jeunes-filles, mais l'inconnu avec un grand NU; un grand CON aussi et puis tant qu'à y être un grand NAIN, oups, IN. IN-CON-NU. Voilà. L'absolu, le total, l'entier inconnu.

(De temps à autre, il m'arrive de me laisser aller ainsi à de petites diversions ou digressions, et/ou divagations. C'est, paraît-il, excellent pour la digestion et cela pourrait être, selon certaines études, le secret de la longévité.)

Donc NULle trace de sa disparition, NULle part. Aucun indice. Où était-elle? Pourquoi avait-t-elle laissé tomber ce projet?

Quel événement avait pu l'obliger à s'arrêter? Et à quel moment? Quelle partie venait-elle de terminer?

D'après Madame Hélène Roy, elle aurait mené la rédaction des textes et la fabrication des images tantôt simultanément, tantôt alternativement. Or, les textes n'étant pas datés, comment savoir ce qui aurait été son dernier travail? Elle avait passé ses derniers moments en recluse et nul ne connaissait l'état exact de ses recherches.

Alors j'ai tout repris, depuis le début; j'ai fouillé encore et encore, relu les textes, repris les images une à une; j'ai réessayé d'y déchiffrer des indices de sa disparition; j'ai refait le trajet en sens inverse également. Rien; à peine une indication. Un petit quelque chose d'insolite.

A la rubrique des annonces classées, un trait, une marque, une coche, qui aurait pu passer inaperçu (heureusement que j'ai encore l'oeil); une an-

nonce cochée discrètement, comme une erreur, une biffure, un défaut d'impression:

-Recherche pers. ; ouvrage; L'O. de L'A.

Ce qui m'a étonnée, au départ, c'est l'absence de numéro de référence. À qui doit-on s'adresser, si l'emploi nous intéresse? Était-ce une erreur de sa part, un oubli? Partout, dans ses brouillons et ses notes l'annonce apparaissait écrite de la même façon. Mêmes indications, pas une de plus.

Je me suis renseignée auprès du personnel d'une galerie appelée "L'Oeuvre de l'Autre" croyant qu'elle y faisait allusion. Le seul lien qui pouvait exister entre les deux était celui de l'exposition de ses maquettes à cette galerie.

Cela pouvait aussi être un code. J'ai essayé tant bien que mal de réunir et d'associer des mots commençant par O et A. Ce qui m'a d'ailleurs pris un temps fou pour en arriver souvent à des résultats saugrenus. J'en ai, bien sûr, laissé tomber quelques-uns en cours de route qui me paraissaient sans intérêt.

Ainsi:

l'oasis de l'absurde, de l'adultère, de l'attouchement, de l'automate
 l'obésité de l'appétit, de l'armoire
 l'objet de l'art, de l'attention
 l'objectif de l'allaitement, de l'amateur
 l'objection de l'appariteur, de l'autochtone
 l'obligation de l'associé
 l'obole de l'avare
 l'obscénité de l'agonie, de l'aisselle
 l'obscurité de l'aveugle
 l'obscurantisme de l'autruche
 l'observation de l'abstinence
 l'obsession de l'amaigrissement, de l'accessoire, de l'amour, de l'accent, de
 l'appariteur, de l'astérisque, de l'agenda
 l'obstacle de l'analyste
 l'obstétricien de l'art

l'obstination de l'artiste
 l'obstruction de l'arbitre
 l'obturateur de l'appareil
 l'obus de l'argument, de l'armurier
 l'occupation de l'appariteur, de l'âne
 l'océan de l'audace, de l'apathie, de l'angoisse
 l'odeur de l'argent, de l'asperge, de l'argile, de l'atmosphère, de l'aluminium,
 de l'amant, de l'apéritif, de l'amande, de l'anesthésie
 l'odieux de l'aveu, de l'amende, de l'aliénation, de l'affaire, de l'assaut, de
 l'accord
 l'odorat de l'animal
 l'odyssée de l'ascenseur, de l'appariteur, de l'atome, de l'aveugle, de
 l'accouchement
 l'oedème de l'argent, de l'annuaire, de l'avant-garde, de l'administration
 l'oeil de l'antagoniste, de l'artilleur
 l'oesophage de l'ascenseur, de l'affamé
 l'oestrogène de l'androgynie
 l'oeuf de l'autruche
 l'œuvre de l'aïeule
 l'offense de l'aumônier
 l'office de l'avocat
 l'offrande de l'apôtre
 l'ogre de l'admission
 l'oignon de l'avenir, de l'appariteur
 l'oiseau de l'apprenti
 l'oisiveté de l'ange, de l'appariteur
 l'ombilic de l'artiste, de l'amant, de l'appariteur
 l'ombrage de l'aversion
 l'ombre de l'arbre, de l'automne, de l'anxiété, de l'appariteur, de l'antenne
 l'omelette de l'appariteur
 l'onanisme de l'avant-garde
 l'oncle de l'asperge, de l'aspirine, de l'appariteur
 l'onde de l'aura
 l'ondulation de l'asperge, de l'amant
 l'onguent de l'âme, de l'appariteur
 l'opération de l'aliénation
 l'opinion de l'asperge, de l'appariteur, de l'ami, de l'âne
 l'opium de l'apôtre, de l'avare
 l'oppression de l'autorité
 l'opprobre de l'arrestation
 l'opticien de l'allure

l'optimisme de l'amant, de l'apéritif, de l'appariteur, de l'astuce, de l'antigel,
de l'applaudissement, de l'arc-en-ciel, de l'aspirine, de l'antidote, de
l'antibiotique, de l'anticorps, de l'attente, de l'arrosage

l'option de l'amidon
l'opulence de l'aluminium
l'orbite de l'astre, de l'avenir
l'ordinaire de l'artiste, de l'assiette, de l'article
l'ordonnance de l'autorité
l'ordre de l'annuaire, de l'appariteur, de l'apparition, de l'assistance, de
l'appartement, de l'appellation
l'oreille de l'amplificateur
l'oreiller de l'artiste
l'organe de l'assimilation, de l'appariteur
l'organisation de l'aquarium, de l'anarchie
l'organisme de l'avenir
l'orgasme de l'araignée
l'orgueil de l'antagoniste, de l'appariteur, de l'anatomie
l'orémus de l'aumônier, de l'avant-garde
l'orifice de l'arme
l'orphelin de l'absence, de l'alcoolisme
l'os de l'analyse
l'ostéoporose de l'administration
l'otage de l'assistance, de l'appariteur, de l'araignée
l'ouaouaron de l'assiette
l'oubli de l'autre, de l'arrosage, de l'apostrophe, de l'appariteur, de
l'acrobate, de l'anniversaire
l'ouragan de l'angoisse
l'outil de l'amant, de l'artisan
l'outilleur de l'air
l'outrage de l'à-propos
l'outrance de l'andouille, de l'autorité, de l'appariteur, de l'apathie, de
l'arme, de l'affront, de l'accident
l'outrecuidance de l'aristocrate
l'ouverture de l'anneau
l'ouvrage de l'architecte, de l'anonyme, de l'antiquité
l'ouvre-boîte de l'appétit, de l'aventure
l'ouvrier de l'alimentation
l'ovation de l'auditoire
l'oxygène de l'asile, de l'appartement, de l'atelier

l'ozone de l'art

Mais cela pouvait également être des noms propres, et/ou étrangers.... l'Ouest de l'Allemagne, de l'Amérique, de l'Asie, l'Ouzo de l'Albanie, etc.

J'ai bien failli abandonner; la tâche m'apparaissait insurmontable. Mais rechercher des noms propres me ramenait constamment à elle. Car les lettres O et A se retrouvaient dans son nom. Ils pouvaient même constituer en quelque sorte ses initiales en faisant abstraction de l'apostrophe de l'O et du L'. S'était-elle donnée un nom de plume?

C'est le harcèlement d'un rêve qui est venu à ma rescousse: plusieurs nuits, le même cauchemar me faisait suer. Il y avait pourtant longtemps que ce genre de désordres hormonaux étaient révolus chez moi -les ans avaient eu raison de la désagréable et impertinente exubérance de ces exsudations froides et injustes! Donc, le rêve: j'étais seule dans la noirceur, je voulais avancer mais j'avais peur de m'y enfoncer; alors je fermais les yeux (j'avais encore plus peur!), et tentais un pas; à ce moment précis, je sentais une présence, et la chair de poule m'envahissant, je me heurtais violemment à quelqu'un; rapidement, j'ouvais un œil, puis l'autre, puis l'autre (non ce n'est pas une erreur, le troisième devant être celui de la conscience), une femme sans visage soudainement devant moi, me tendait quelque chose; un papier? un message?; en arrière plan, un kiosque à journaux. Cela m'effrayait tellement que, sans raison apparente, je me mettais à crier et mon cri me réveillait en sursaut. Haletante, en sueur; le cœur en colère, prisonnier du beat heavy-metal, pétaradant et surchauffé, incapable de réduire l'intensité et la mesure des ses gongs. J'entendis alors les voisins d'en haut, qui se mettaient à tousser, comme je m'amusais parfois à le faire pendant leurs gémissantes et hennissantes envolées nocturnes.

J'ai essayé de comprendre le sens de ce rêve. Pourquoi cet effroi? En abordant la question du kiosque à journaux, je croyais toucher du doigt la solution.

Kiosque; édicule où l'on vend des journaux; aubette, abri édifié sur la voie publique.

Ça sautait aux yeux: aubette, changer le b pour un d. Elle s'était tellement amusée avec les lapsus et les fautes de frappe dans ce texte de "Trouvez l'erreur" en page A 9

Si je reprends ma liste des O et A: *l'ombre de l'aubette*; "l'ombre" serait appropriée pour décrire la noirceur, puisque l'ombre c'est...

...l'inconnu, le secret, l'obscurité, l'incertitude, le mystère...

Le dictionnaire renvoie également à

...théâtre d'ombres, contour, image, silhouette...

Ah! Ah!

...apparence, chimère, simulacre...

Hé bien! Hé bien!

...Soupçon, trace,...

De mieux en mieux,

...âme, double, fantôme.

A l'ombre de l'aubette, du kiosque à journaux, cette femme sans visage, non-identifiable, presque réduite à une ombre, qui me tendait un message, c'était elle bien sûr. Puisque je ne l'avais jamais rencontrée, il était normal que son visage ne me soit pas révélé. De quelle nature était le message qu'elle me destinait, était-ce une clé? Mais pourquoi, pourquoi donc cet effroi? La peur de la vérité? En quoi cela pouvait-il me concerner au point de me mettre le poil au garde-à-vous?

Intermède

J'ai parfois l'impression d'écrire ce rapport comme un roman. Devenir romancière à mon âge, vous y pensez? Pire encore, détective? Détective interdisciplinaire par surcroît! Encore une folle aventure?

Un vernissage.

J'y allais de plus en plus, c'était un endroit idéal pour y faire de l'observation comportementale. Je pouvais m'y adonner à ma guise, j'avais tellement l'air hors contexte; la plupart des gens me prenaient pour la grand-mère de l'artiste, sauf le grand Dadais qui depuis qu'il avait compris son erreur du premier jour, me courrait toujours après pour m'embrasser (Bonzour, Bonzour, Bonzour!) et essayer de m'expliquer les œuvres. Il s'était donné pour mission de me rendre l'Art accessible. Alors, il m'expliquait, en choisissant ses mots, pour me montrer que l'Art c'était très très très difficile à comprendre, qu'il fallait avoir beaucoup beaucoup de vocabulaire pour savoir ce que l'artiste voulait dire, avait voulu dire, avait peut-être eu l'intention de dire. Parfois, il ajoutait quelques références pour en faire ressortir le caractère élitiste:

-Ah, c'est vrai, j'oubliais, vous ne connaissez sûrement pas la Trans-avant-garde italienne-là-là...Alors bien sûr.....et blablabla.....

Il faisait très très très artiste, soit dit en passant; les vêtements, les manières et tout et tout. C'était une parfaite intégration de l'art à l'environnement, bien que je sois très profane pour en juger.

Donc, quand je réussissais enfin à m'en débarrasser, (je feignais parfois la surdité, s'il était tenace et qu'il insistait, je poussais l'audace jusqu'à la sénilité; *discrettement* car j'avais encore ce qu'il me restait de réputation à

maintenir) donc une fois libre de tout discours insipide, je commençais mon rituel animal. C'était un moment que je privilégiais. En général, cela se passait ainsi: je restais immobile, je restreignais mes gestes, j'absorbais l'ambiance et m'imprégnais des ondes de l'assemblée. Je flairais de loin ce territoire, reniflais, sentais; j'examinais, je zyeutais, j'écoutais, j'attendais à l'affût du moindre détail; j'avais l'impression que peu à peu, même ma physionomie se transformait; je courbais l'échine un peu plus, pour me faire plus petite encore, avec l'impression de pouvoir me glisser entre les jambes des vernis, ou bien je m'étirais au ralenti et télescopais mon cou au-dessus de l'assistance vernissante; parfois, je me déplaçais lentement, me balançant sur une jambe, puis sur l'autre que j'ai un peu plus courte à cause des reliquats de cette maudite ostéoporose; je pouvais ainsi tâter le pouls de cette foule (bien que foule soit un terme très exagéré pour décrire le petit nombre des habitués de ces manifestations régulières).

Malgré tout, je dirais qu'on y retrouvait une assez bonne représentation des caractéristiques du milieu. Il y avait ceux qui voulaient à tout prix parler d'art, ceux qui n'en démordaient pas, qui étaient sérieux et toujours prêts à défendre une cause, n'importe laquelle; puis il y avait ceux qui refusaient catégoriquement d'en parler, par réaction; il y avait aussi ceux qui étaient là pour les potins, ou pour les amis ou pour la bière, ou pour affaire, pour rire, pour parler, placoter, tirer les vers du nez, critiquer, fulminer, etc.. En général on y voyait toujours les mêmes visages; les itinérants des vernissages. À l'occasion la clientèle changeait, en surface seulement car la toile de fond, si je puis dire, restait toujours la même, comme si on avait transporté le mobilier d'une salle d'exposition à l'autre.

C'est ainsi que je déployais mes efforts, espérant pister quelque chose.

Je n'avais pas tout à fait tort. Car c'est au cours d'un vernissage que je fis la connaissance d'un de ses amis. Je préfère taire ici la description de cet ami afin de ménager sa susceptibilité et éviter que tout un chacun se livre à d'interminables supputations pour essayer de l'identifier. Je serai donc brève sur ce sujet qui mériterait à lui seul tout un chapitre.

Elle avait l'habitude d'écrire souvent à ses amis(es). Elle était une adepte du voyage postal (voilà un trait que nous avons en commun !). Or l'ami-dont-je-ne-peux-rien-vous-dire pour le moment, m'a remis un extrait de lettre, la dernière qu'elle lui ait écrite et dans laquelle elle esquissait en filigrane la probabilité d'un départ.

...J'ai besoin de calme, d'un grand calme. D'un calme presque éternel!...Le calme est-il étranger à la passion? Est-il possible qu'ils puissent cohabiter? Ou bien ces deux sentiments se trouvent-ils à des degrés différents, sur des paliers fort éloignés l'un de l'autre, voire dans des immeubles indépendants...J'ai envie d'être en vacance. En vacance d'être!

Euh!... Bon... Voilà que le grand départ refait à nouveau surface, à moins qu'il ne s'agisse d'autre chose. J'avais ma petite idée là-dessus. Ce départ n'en était peut-être pas un. Un *vrai* je veux dire. Ne désirait-elle pas tout simplement tirer sa révérence au milieu?

Je sais bien, depuis que je m'y colle, que ce milieu n'en est pas un de tout repos. C'est un terrain fertile où la médisance flirte avec la complaisance; où pleuvent la concurrence, la compétition, les rivalités, les chasses gardées, les conflits de toutes sortes; les mesquineries, les ragots, les cliques et les claques! Brève, j'imagine que tous les milieux artistiques sont les mêmes puisque chacun des protagonistes est un individu individualiste, travaillant (souvent à l'encontre des autres, mais a-t-il le choix?) à l'avènement de sa propre carrière individuelle! Le cinéma et le théâtre offrent cependant un léger avantage: la visibilité du vedettariat. C'est la différence, différence

entre la radio et la télé, entre une voix et un visage, entre une toile et son peintre, entre une sculpture et son sculpteur, etc. Car vedettes en arts visuels, qui peut vous reconnaître dans la rue? N'est-ce pas là la raison qui pousse de plus en plus les artistes à la médiatisation? Tandis que ce séducteur de feu Jean-Paul Belleau (vous vous en doutez, je suis également une fana de certains téléromans!) ne peut courir les rues sans se faire remarquer, les autres, les artistes en arts visuels, ô ironie du sort ne sont pas visibles; ils et elles ne sont que les autres, de pauvres anonymes!

Avant de naviguer dans ces eaux-là, tous ces artistes que je connais maintenant m'étaient totalement étrangers. J'avais bien entendu quelques noms ici et là, mais voilà bien le drame de ces pauvres chéris, ils ne sont que des noms, impossibles à identifier de visu. Vous me direz que je ne suis pas la mieux placée pour juger; d'accord, mais je tiens à vous faire remarquer que je fais partie de la masse, donc de la majorité (je n'ose pas ajouter *silencieuse* ...).

On sait donc que certains artistes sont tiraillés entre ce désir de sortir de l'ombre, au risque de se heurter parfois à la critique virulente et aux griffes exacerbés des concurrents, et la tendance à l'autodestruction. Plusieurs vont même jusqu'à vouloir détruire l'œuvre de toute leur vie, brûler leurs écrits, leurs tableaux, etc..

Pour me familiariser avec le comportement psychologique des artistes, j'ai entrepris quelques lectures, parfois ardues, mais, je dois l'avouer, cet effort n'a pas été vain. D'autant plus que j'adore lire ce genre de truc qui, d'une façon inattendue, vous en apprend beaucoup sur vous-même. Car je dois vous faire ici une confidence, j'aimerais bien éclaircir quelques périodes de ma vie laissées dans la confusion la plus totale, pour ne pas dire dans la grande noirceur. Je n'en dis pas plus puisqu'il ne s'agit pas de traiter ici de ma vie personnelle.

Alors donc, l'auteur Didier Anzieu¹, dans un volume intitulé *Le corps de l'œuvre*, distingue cinq phases dans le processus de création, la cinquième étant celle où l'artiste doit déclarer son oeuvre terminée. Cette étape difficile à surmonter peut entraîner des conséquences graves. Il dit aux pages 127 et 130:

"Il est difficile à un auteur de se dire que son oeuvre est terminée. Une façon d'éviter cette difficulté est de la laisser inachevée et de s'atteler à une nouvelle oeuvre ou à une autre tâche, sans laisser le temps à l'angoisse du vide, de la perte -analogue à la dépression post-puerpérale des accouchées- de s'installer. Une autre technique consiste à parfaire indéfiniment l'oeuvre afin d'en différer la publication, quitte d'ailleurs à la défigurer, à la mutiler et à la rendre impubliable à force de retouches, ratures et remaniements."

"...Dans le cas le plus général, il ne suffit pas que l'auteur ait fini son oeuvre pour qu'il en ait fini avec elle. Il lui reste à la soutenir, à la faire connaître, ou à s'entourer de personnes qui le fassent pour lui, voire à publier des "manifestes" qui attirent l'attention sur elle en justifiant son originalité pour des raisons théoriques, esthétiques, politiques. Il en va d'une oeuvre comme d'un nouveau-né: rester au monde où il a été mis exige des soins; il faut le présenter à l'entourage pour qu'il soit connu et reconnu."

Était-elle incapable de franchir ce pas? A-t-elle préféré fuir devant l'insoutenable affrontement public? Hésitante à s'exposer à la critique, elle aurait préféré se réfugier en sécurité, se cacher, se perdre et se dissoudre parmi la multitude, ne devenir qu'une silhouette, qu'un fait divers? Sans doute fut-elle assaillie par le doute au dernier moment. Elle aurait ainsi

¹ ANZIEU, Didier, *Le corps de l'œuvre*, Paris, Ed. Gallimard, 1981, 380 p.

disparu délibérément, fidèle d'une certaine façon au thème majeur de son travail: l'absence.

Qu'on se réfère à son exposition "*Flagrant délit d'absence*", aux corps absents, sortes de fantômes, résidus d'auras, à l'aspect anonyme des silhouettes qui composent tout son journal.

Entre la guerre et la fuite, comme dirait Laborit, elle aura choisi la deuxième solution. Car, paraît-il, quiconque reste coincé entre les deux devient inévitablement fou ou malade! (J'exagère à peine!). Folie? Amnésie? Est-elle tombée dans une folie douce, à la recherche d'une parcelle de présent, de réel, espérant atteindre l'absolu? Est-il possible qu'elle ait tenté de toucher l'essence même du mythe, devenir elle-même un personnage mythique? Amplifier l'importance de sa présence par son absence?

L'absence et/ou l'anonymat est, me semble-t-il, la caractéristique la plus évidente de son travail.

J'en étais là dans mes réflexions, à ressasser sans arrêt les mêmes questions. J'essayais bien de me mettre à sa place. Qu'aurais-je fait moi-même dans ce cas? Bien sûr, si je l'avais connue intimement, la tâche aurait sans doute été plus facile. J'aurais été plus en mesure de comprendre sa pensée. Malheureusement, les données que je possède sur elle sont trop limitées. Je ne peux avoir qu'une vision extérieure très superficielle. J'essaie tant bien que mal de me mettre dans sa peau, mais à mon âge, les mauvais plis sont pris et pour longtemps; et il est difficile de s'en défaire, que dis-je difficile! Impossible, oui! Je ne peux empêcher cette petite voix moqueuse qui rouspète toujours par derrière, qui commente, qui rit. Comment être objective? Comment m'imaginer que je suis *elle*? C'est ainsi que j'enterre à cet instant mon vieux rêve d'enfance de faire du cinéma; tout s'écroule. Jusqu'à ce jour, je gardais encore espoir!

En rassemblant mes idées, en y mettant de l'ordre, je retenais les quelques éclairs lumineux qui s'étaient parfois manifestés au cours de cette recherche. Revenons donc à cette histoire d'annonce classée et tentons d'y trouver une solution, si solution il y a.

-Recherche pers.; ouvrage; L'O. de L'A.

Plusieurs hypothèses sont envisageables:

Hypothèse # 1

Il s'agit véritablement d'une annonce dont elle aurait tu l'identité de l'annonceur. Elle aurait effectivement accepté cet emploi et pour des raisons que j'ignore désirait en garder le secret. Pourquoi ne pas disparaître dans une annonce classée? Comme cette Madame Emma à la page A 4 de "La Catalogne", disparue mystérieusement pour vivre un roman.

À cause de la nature même de leur travail, les temps sont toujours difficiles pour les artistes, c'est bien connu; pour survivre, plusieurs doivent se contenter d'un travail dit "alimentaire". Était-ce son cas? (D'ailleurs se considérait-elle comme une artiste? D'après les quelques bribes de son journal intime, elle semblait douter de tout, même de son statut, surtout de son statut!) Alors, de quelle nature aurait pu être cet emploi? Travail caché, non déclaré "en-dessous d'la couverte" comme on dit. Travail exigeant la discréction totale, le secret? Il me semble avoir entendu il y a quelque temps de drôles d'histoires au sujet de certaines façons de blanchir l'argent par les œuvres d'art. Suis-je en train de dramatiser? Toujours cette tendance à l'exagération...

Hypothèse # 2

Comme je l'ai déjà dit, L'O de L'A est une énigme dont le sens peut être: l'ombre de l'aubette, c'est-à-dire, l'ombre du kiosque à journaux; se mettre

à l'abri sous le kiosque à journaux. Faire connaître son travail mais en préservant son identité, en gardant l'anonymat; le kiosque à journaux représentant ici à la fois le lieu de diffusion et la couverture derrière laquelle elle se dissimule pour éviter d'être identifiée. A moins qu'elle ne se cache derrière une fausse identité. L'ami-dont-je-ne-peux-rien-vous-dire m'a appris qu'elle était très fascinée par des écrivains comme Réjean Ducharme; écrivain presque sans visage qui malgré la reconnaissance publique de son oeuvre est arrivé à garder une forme d'anonymat. Ainsi que par Romain Gary qui, sous le pseudonyme d'Emile Ajar a réussi pendant quelque temps, en fait jusqu'à sa mort, à berner tout le monde: l'imposture du siècle dans le domaine littéraire.

L'ombre de l'Au_{ette}... A moins que ce ne soit le contraire, quelqu'un se cacherait-il derrière elle? Servait-elle de couverture à quelqu'un?

"La Catalogne" pourrait être l'oeuvre de quelqu'un d'autre; oeuvre qu'elle aurait endossée pour un temps. Ce genre d'imposture n'est pas nouveau. On a souvent vu des cas semblables dans la petite histoire des universités. L'O de l'A serait ainsi véritablement l'Oeuvre de l'Autre, non pas la galerie du même nom, mais bien l'oeuvre de quelqu'un d'autre? Quelqu'un qui avait des raisons de prendre une autre identité. Quelqu'un de "brûlé" dans le milieu (faussaire, plagiaire, fraudeur, etc.). Menaces? Chantage? L'y avait-on contrainte?

L'annonce classée serait ainsi un message personnel qu'elle lance au véritable auteur et/ou une piste qu'elle donne au lecteur, pour soulager sa conscience, ne pouvant supporter ce double-jeu. Je me demande même s'il n'est pas possible que tous ses travaux de maîtrise aient été rédigés par l'*Autre*. Elle aurait été dans l'impossibilité de continuer et appelait à l'aide? Cette conclusion m'a été soufflée par mon rêve que vous connaissez déjà. Ce quelque chose que la femme sans visage me tendait, c'était peut-être ce journal inachevé et *elle*, celle qui cherchait *l'autre*? D'ailleurs, je suis de

plus en plus persuadée que si *autre* il y a, c'est sûrement une femme. Presque tous les textes du journal mettent en scène une femme; l'héroïne ou le personnage central est une femme dans Madame Laura, Madame Emma, Clavie Collapsa, Madame Cé. Une exception: Manor Alpro. Ce qui nous conduit d'emblée à l'hypothèse numéro 3.

Hypothèse # 3

L'O. de L'A. serait l'homonyme de l'Au-delà, signifiant sa disparition véritable, son départ vers l'Autre monde, **OU** un monde autre, un monde imaginaire, ~~soit~~ imaginaire, soit pas le biais de la folie ou celui de l'art (écriture, arts visuels, etc.) correspondant ainsi à son désir d'écrire, (partir vers l'au-delà dans un roman).

Et je vous rappelle ici, au risque de me laisser aller à la redondance, ce qu'Auclair disait au sujet des faits divers:

"Les hommes, se résignent à leur condition s'ils peuvent vivre en rêve dans des paradis qui ne seront jamais réalisés... Cela, que ce soit par le retour des mêmes fantasmes, la réactualisation de mythes et de symboles anciens ou encore **la création littéraire et artistique**¹ et les communications de masse..."

Donc ce Manor Alpro.

C'est l'écrivain dont "La Catalogne" cite un passage dans l'article intitulé "Victime d'un mauvais sort : Une femme pétrifiée" (page A 6). Qui est cet auteur sorti de nulle part; d'où vient ce nom à consonance latine? N'est-ce pas un double? Un nom de plume? D'après le dossier, il semble que tous les textes aient été du même auteur. *Elle* ou *l'autre*?

¹ c'est moi qui souligne.

Ne démontre-t-elle pas ainsi cette attirance magique que provoque en elle le besoin de se cacher derrière un personnage? Le cinéma, le théâtre, le roman sont des formes qui pourraient répondre à ses aspirations. Quand elle parle d'*être en vacance, en vacance d'être*, quoi de plus approprié que d'endosser la peau d'un autre? D'un de ces autres êtres étranges qui peuplent notre subconscient. Laisser reposer le soi (la conscience d'être), pour être quelqu'un d'autre, quelque part ailleurs. Cet autre tout neuf qui se construit au fur et à mesure, en laissant ses propres vieilleries de côté, en oubliant les vicissitudes de son quotidien, en mettant en veilleuse ses préoccupations intimes, en délestant pour un temps une partie de la charge émotionnelle. Cet *autre* Manor Alpro, n'est-ce pas là *la clé* puisque ce nom se trouve également être l'anagramme de *roman polar*?

Hypothèse # 4

L'O. de L'A. pourrait être le titre d'un futur roman: "L'Odyssée de l'A..."? (Je vous épargnerai cette fois la longue liste des possibilités des lettres O et A). Mais pourquoi pas "L'Ourse de l'Antre"¹? Ne retrouve-t-on pas ce titre parmi les nouveautés publiés chez Madame Norma Babil des Editions Babouches? *L'Ourse* représentant le côté animal, irrationnel, caché, incompréhensible, incontrôlable, insoupçonné de l'âme humaine? Qui peut dire quelles sont toutes ces bêtes qui se cachent au tréfonds des étages inférieurs, dans les détours des soubassements, dans les recoins souterrains de ces immeubles de la passion dont *elle* parle dans sa dernière lettre? *L'Antre*, c'est la grotte mystérieuse, insondable, la grotte inexplorée, le repaire secret, le lieu où l'on se terre, où l'on enfouit des choses inavouables. Je sais de quoi il retourne, ayant eu moi-même à cacher des choses in-

¹ TATU, Rina, *L'Ourse de l'Antre*, Ed. Babouches, (Coll. Sueurs Froides) 1991. Annoncé en début du présent volume.

avouables une bonne partie de ma vie (une folie de jeunesse, un moment d'euphorie mais surtout d'imprudence).

Brève, pour en savoir plus à ce sujet et bien que les titres soient souvent trompeurs, il faudrait peut-être lire ce bouquin de Rina Tatu (pas encore disponible sur le marché, je m'en doutais bien! C'est sûrement une de ces techniques de marketing où l'on fait languir le consommateur pour qu'à la première occasion, il se rue littéralement sur l'objet de son désir inassouvi, à n'importe quel prix!) Il peut aussi bien s'agir d'une histoire insipide mais propre, propre, propre à la Walt Disney, où les filles sont toujours nouilles et peureuses et les beaux petits garçons de la graine de héros!

Après avoir retourné sens dessus-dessous toute cette histoire, j'ai maintenant l'impression d'en savoir autant que vous sur son sort. Si je puis me permettre de vous donner mon avis, une dernière fois peut-être, je doute fort qu'elle ne soit plus de ce monde. Je crois plutôt qu'elle vit quelque part, ailleurs, entre la folie et l'imaginaire.

J'espère lui avoir rendu justice dans cette brève analyse. Bien sûr, je n'ai pu être tout à fait impartiale, vous le comprendrez, car après avoir cohabité avec son journal le temps de ce travail, je me suis surprise à me sentir assez à l'aise avec ce dernier. Une sensation étrange même, comme l'impression bizarre que nous laisse une situation que l'on croit avoir déjà vécue. Une sorte d'intimité usurpée. D'autant plus que j'ai dû prendre quelques décisions pour *elle*; décisions concernant l'impression par exemple, éliminer les espaces prévus pour le mémoire absent, faire quelques retouches à la mise en page, etc.. Enfin, j'espère ne pas l'avoir trop décue ou trahie.

Il va sans dire que malgré mon âge (pas si avancé, quoi qu'on en dise), j'aurais aimé pouvoir travailler en toute liberté à un projet semblable; j'y aurais ajouté ma touche personnelle; mais (je vois déjà certains sourciller!) je rassure ici tous les profs, non je n'irai pas augmenter la moyenne d'âge des étudiants à temps complet!

Et même si je me sens des affinités avec ce journal, je ne peux m'empêcher de lui adresser un reproche. Pardonnez-moi cette liberté que je prends de vous livrer ce léger refoulement retenu tout au long de cette

promiscuité avec "La Catalogne". Le hic, la bibite, le point noir, NOIR, je viens de le dire, c'est justement le NOIR et BLANC! Tout *son* travail est fait en fonction du NOIR et BLANC, alors que la couleur de nos jours est tellement importante. Même si parfois certaines colonnes du journal osent quelques textes colorés, visuellement, c'est NOIR et BLANC.

Binaire! Dichotomiste! Dualiste!

Vous m'objecterez qu'il s'agit probablement d'une question de budget. J'acquiesce volontiers à cette remarque mais tout de même, je sais un peu de quoi je parle, puisque j'ai dû *moi-même* négocier la note avec l'imprimeur pour la réalisation de *son* journal. J'ai dû *moi-même* trouver du financement pour sa "Catalogne". Vous me direz alors que j'aurais pu déroger à la contrainte du NOIR et BLANC, mais que faites-vous donc du respect des intentions de l'auteure? J'ai dû m'y soumettre de mauvaise grâce, croyez-moi, car je ne peux vous cacher que depuis tout ce temps passé avec *son* projet, j'ai parfois l'impression qu'il m'appartient un peu. N'empêche qu'un seul tout petit point minuscule de couleur m'aurait satisfaite. Par sa rareté, la couleur aurait pris toute son ampleur, sa richesse, sa préciosité. Tiens, j'ai même pensé que n'en pouvant plus du NOIR et BLANC, elle était probablement disparue à la recherche de la couleur. Toutes deux sont absentes: *elle* et la couleur. De la COULEUR, de la COULEUR!

De la COULEUR, j'ai faim de COULEUR, j'ai soif de COULEUR, j'ai envie de COULEUR. Ça tourne à l'obsession depuis que je suis envahie par cette analyse. C'est sûrement mon esprit de contradiction. Mais je vous dirai, ô chers vous, que j'ai un besoin très pressant, très primitif, très terre à terre, très puéril de COULEUR. Non, ce n'est pas déjà le retour à l'enfance; même si j'ai eu le temps de rigoler mes soixante-douze ans depuis le début de ce travail qui devait en être un tout petit de rien du tout! Je suis encore jeune et alerte, je ne suis pas encore tout à fait sénile, je me sens en pleine possession de toutes mes facultés, mais surtout, surtout, je sens les bâtonnets de

ma rétine réclamer à grands cris de la COULEUR! De la COULEUR, de la COULEUR!

Je rêve de dévorer toute la COULEUR du monde. J'irai et je subtiliserai, déroberai, cacherai, toutes les couleurs; je les laverai, les gratterai, les frotterai, les absorberai, les inhalerai, les boirai, les digérerai et vous les rendrai pour terminer en COULEUR:

De la couleur pour ailleurs
De la couleur pour la blancheur
De la couleur pour la bonne humeur
De la couleur pour le bonheur
De la couleur pour la chaleur
De la couleur pour le choux-fleur
De la couleur pour la demeure
De la couleur pour la douleur
De la couleur pour l'enchanteur
De la couleur pour l'erreur
De la couleur pour le fossoyeur
De la couleur pour la fraîcheur
De la couleur pour le goudronneur
De la couleur pour l'honneur
De la couleur pour l'horreur
De la couleur pour l'imprimeur
De la couleur pour la lourdeur
De la couleur pour la lueur
De la couleur pour le malheur
De la couleur pour le mineur
De la couleur pour l'ordinateur
De la couleur pour la peur
De la couleur pour la primeur

De la couleur pour le ramoneur!
De la couleur pour le révélateur
De la couleur pour les rougeurs
De la couleur pour la rumeur
De la couleur pour la saveur
De la couleur pour la senteur
De la couleur pour la sueur
De la couleur pour le télécopieur
De la couleur pour le téléviseur
De la couleur pour la terreur
De la couleur pour tout à l'heure
De la couleur pour la vigueur
De la couleur pour les zippeurs

et pour mon coeur.....
et pour mon coeur.....
et pour mon coeur.....

Imprimé au Québec

Editions Babouches,
Chicoutimi, Québec.
Septembre 1991.

Bibliographie

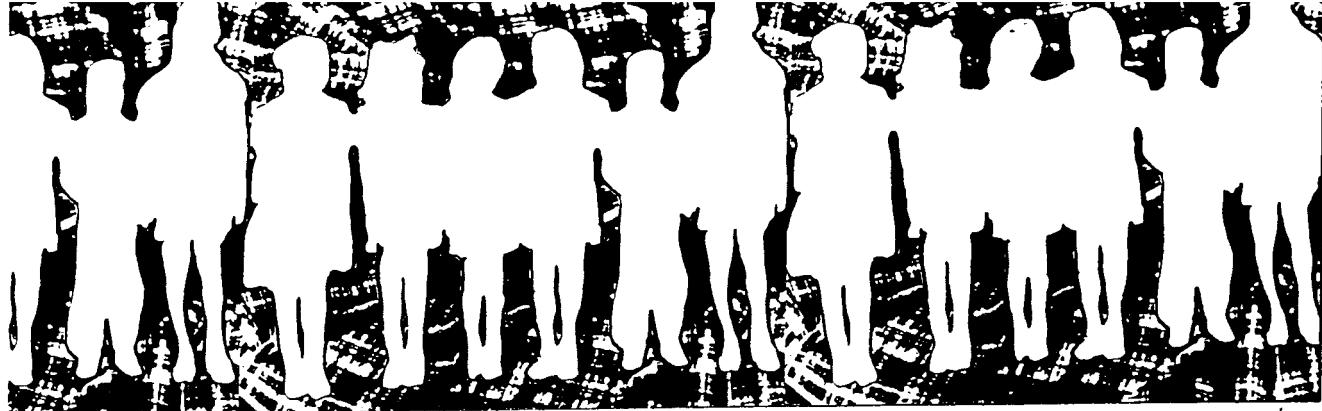
- ALBERT, P. TERROU, F. , *Histoire de la presse*, Paris, Presses Universitaires de France, 1970, (Coll. Que sais-je?), 128 p.
- ANZIEU, Didier, *Le corps de l'œuvre*, Paris, Gallimard, 1980.
- AUCLAIR, Georges, *Le mana quotidien, Structures et fonctions de la chronique des faits divers*, Paris, Ed. Anthropos, 1970, (Coll. Sociologie et Connaissance), 274 pages.
- AUDIN, Maurice, *Histoire de l'imprimerie*, Paris, A. et J. Picard, 1972, 480 p.
- BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, 488 p.
- BARTHES, Roland, *Le plaisir du texte*, Paris, Ed. du Seuil, (Coll. Points). 1973, 105 p.
- BAUDRILLARD, Jean, *L'échange symbolique et la mort*, Gallimard, 1976.
Simulacre et simulation, Paris Galilée, 1986.
- BOILEAU, P. NARCEJAC, Th., *Le roman policier*, Paris, Presses Universitaires de France, 1975, 127 p.
- BORGES, Jorge-Luis, *Histoire de l'infamie, Histoire de l'éternité*, Paris, Ed. du Seuil, (Coll. 10/18), 1971.
Fictions, Paris, Gallimard, 1957 et 65 pour la traduction française (Coll. Folio, Ed. 1988), 185p.
- CHASSEGUET-SMIRGEL, Janine, *Pour une psychanalyse de l'art et de la créativité*, Paris, Payot, (Coll. Science de l'homme), 1971.
- DELEUZE, Gilles, *L'image-temps*, Paris, Minuit, 1985.

- DRUET, Roger, GRÉGOIRE, Herman, *La civilisation de l'écriture*, Paris, Fayard et Dessain et Tolra, 1976 (illustré).
- ECO, Umberto, *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil, 1965.
- ELIADE, Mircea, *Images et symboles*, Paris, Gallimard, 1952.
- EISENZWEIG Uri, *Le récit impossible*, Paris, Bourgois, 1986
- EHRENZWEIG, Anton, *L'ordre caché de l'art*, Paris, Gallimard, (Coll. Tel), 1974,
- FABRE, Maurice, *Histoire de la communication*, Editions Rencontre, Lausanne Suisse, (Coll. La science illustrée), 1964.
- FALARDEAU, Jean-Charles, *Imaginaire social et littérature*, Montréal, Ed. Hurtubise HMH, 1974
- FREUD, Sigmund, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1930.
- GOLDMANN, Lucien, *La création culturelle dans la société*, Paris, Ed. Denoël, 1971
- GOMBRICH, Ernst, *L'art et l'illusion*, Flammarion, Paris, 1971.
- JEAN, Georges, *L'écriture mémoire des hommes*, Paris, Gallimard (Coll. Découvertes, no 24), 1987, 224 p.
- JUNG, C. G., *Dialectique du moi et de l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1964 (préfacé et annoté par Dr Roland Cahen).
- KOESTLER, Arthur, *Le cri d'Archimède, l'art de la découverte et la découverte de l'art*, Paris, Calmann/Levy, 1965, 452 p.
- KOFMAN, Sarah, *Mélancolie de l'art*, Paris, Galilée, 1985, 101 p.
- LABORIT, Henri, *La nouvelle grille*, Paris, Robert Laffont, 1974, 343 p.
L'éloge de la fuite, Paris, Robert Laffont, 1976.

- LE GRIS-BERGMANN, Françoise, *Iliazd. Maître d'œuvre du livre moderne*, Montréal, catalogue d'exposition à la Galerie d'art de l'UQAM, sept. 1984.
- LYOTARD J. F et MONORY, *Récits tremblants*, Paris, Galilée, 1977.
- MALLARMÉ, Stéphane, *Oeuvres complètes*, Gallimard, 1945.
- MC LUHAN, Marshall, *La galaxie Gutenberg*, Montréal, Editions HMH, 1967, 428 p.
- MARTIN, Henri-Jean, CHARTIER, Roger, *Histoire de l'édition française*, Paris, Promodis 1982
- MOLES, Abraham, et ROHMER, Elisabeth, *Micropsychologie et vie quotidienne*, Paris, Denoël/Gonthier, 1976, 112 p.
- PANOFSKY, Erwin, *L'œuvre d'art et ses significations*, Paris, Gallimard, 1969.
- PAYANT, René, *Védule*, Laval, Ed. Trois, 1987
- PERROT, Jean, *Mythe et littérature*, Paris, Presses Universitaires de France, 1976.
- QUENEAU, Raymond, *Le chiendent*, Paris, Gallimard, (Coll Folio), 1933.
Les œuvres complètes de Sally Mara, Paris, Gallimard, 1962.
Cent mille milliards de poèmes, Paris, Gallimard, 1961.
- ROBBE-GRILLET, Alain, *Pour un nouveau roman*, Paris, Gallimard, 1963.
- STORR, Anthony, *Les ressorts de la création*, Paris, Laffont, 1974, 350.p.
- VIRILIO, Paul, *L'espace critique*, Paris, Christian Bourgois, 1983.

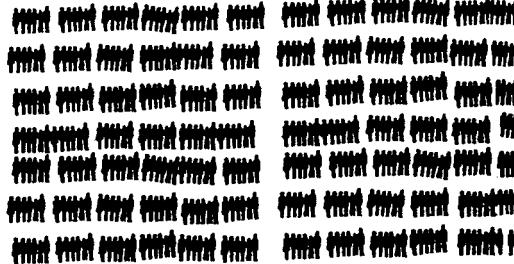
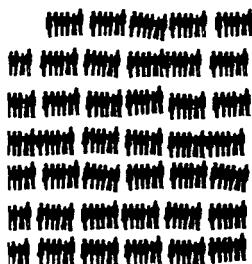
ANNEXE

DE T A I L S
D U
J O U R N A L



LA CATALOGNE

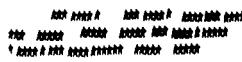
numéro 31 2 octobre 1991



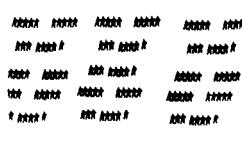
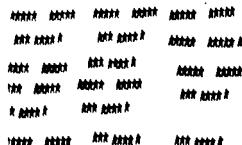
Voir en A 2



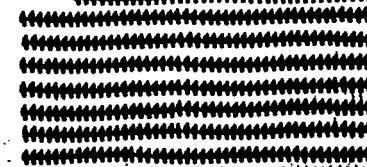
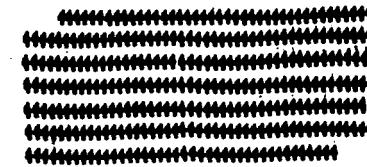
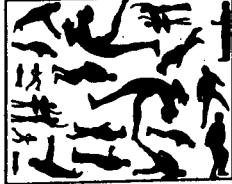
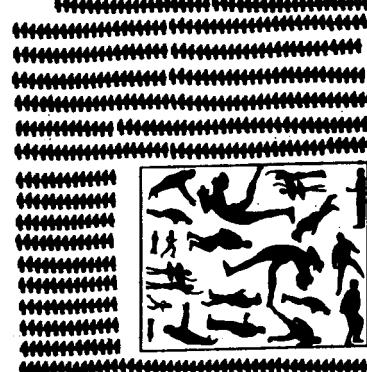
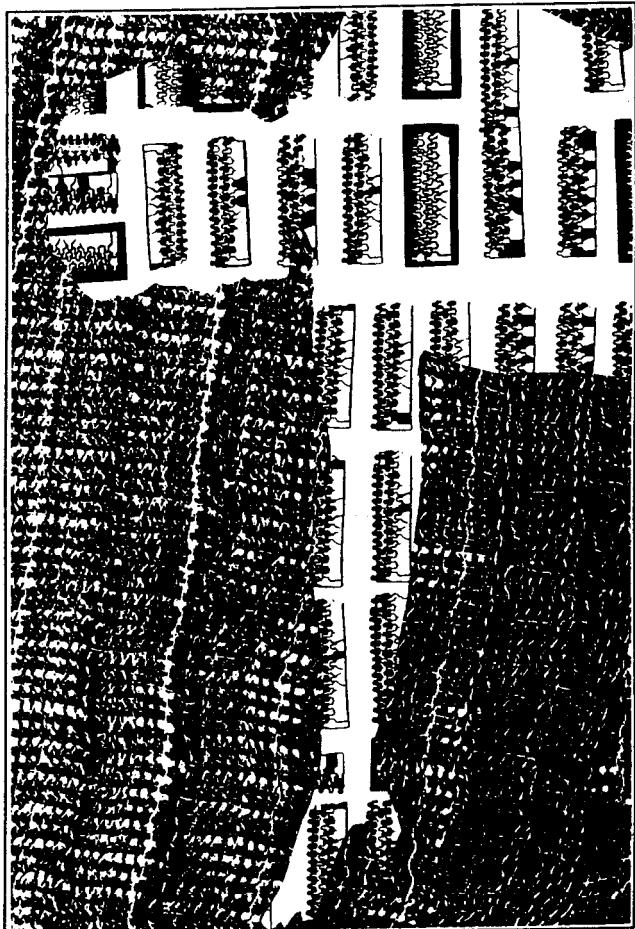
...



...

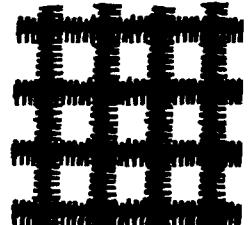
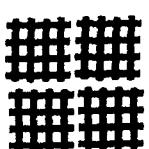
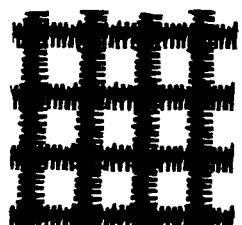
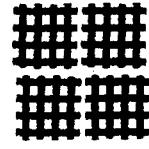
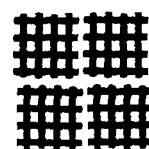
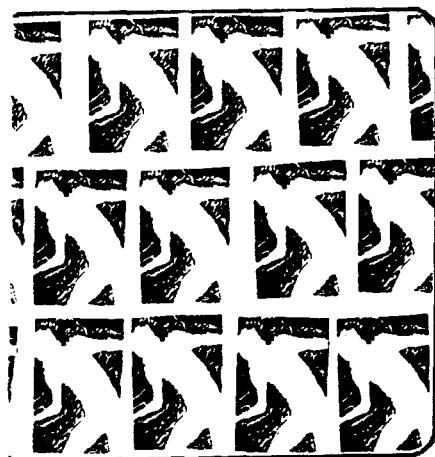
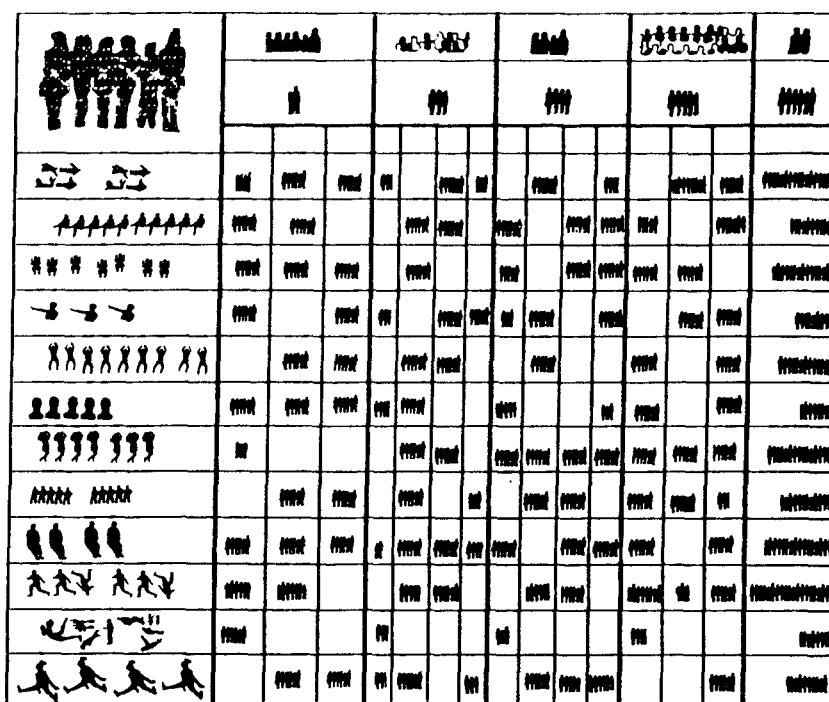
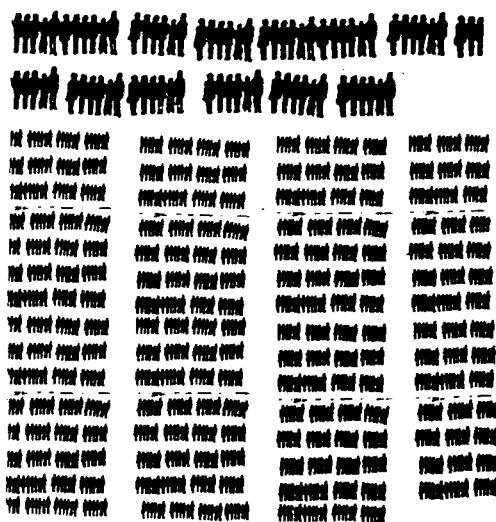
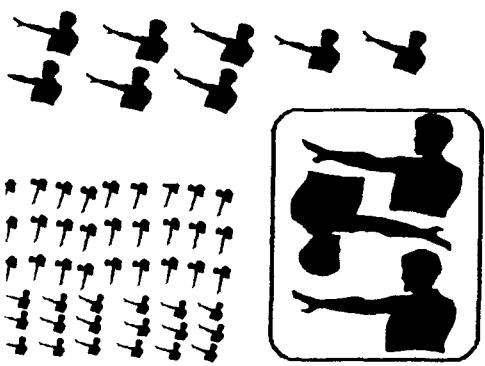


Voir en A 4



Voir en A 12





quand le bulletin de fin de soirée
est difficile à digérer ?

Quand les animateurs m'attristent
quand les correspondants pondent
quand les envoyés spéciaux se spécialisent
quand les sultans insultent
quand les présidents tiquent
quand les juges jurent
quand les bandits bandent
quand les ônes anéantissent
quand les meraudeurs rôdent
quand les théoriciens scient
quand les profs fessent
quand les directeurs digèrent
quand les spectateurs spectrent
quand les banquiers banquent
quand les hommes d'affaires somment de faire
quand les enfants enfantent
quand les violents violent
quand les pauvres s'appauvrisent
quand les solitaires se terrent
quand les députés putosent
quand les élus zèlent
quand les administrateurs ministres...
quand les chroniqueurs chroniques...
quand les économistes misent
quand les informateurs informatisent
quand les ordinateurs ordonnent
quand les brutes abrutissent
quand les ambitieux ambitionnent
quand les amoureux s'amortissent
quand les censeurs sanguins encencent
quand les sujets s'assujettissent
quand les avocats vocalisent
quand les bailleurs baillent
quand les bêtes bétont
quand les artistes artristent
quand les bouffeurs bouffissent...

Heureusement que de temps à autre :
l'étudiant s'étudie
l'élève s'élève
le chercheur se cherche
l'écrit 20-100 (Vincent ? Heu...Van Gogh?)
le musicien s'amuse
le chanteur enchante
les accros battent
les amateurs Matisse
l'humoriste reste
et les vieilles rient. *

